Document generated on 06/03/2025 4:24 a.m.

Liaison

Les Rapaillages de Maurice Henrie

Maurice Henrie, *La Chambre à mourir*, Québec, L'instant même, 1988, 196 pages

Mariel O'Neill-Karch

Number 52, May–June 1989

URI: https://id.erudit.org/iderudit/42572ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

O'Neill-Karch, M. (1989). Review of [Les Rapaillages de Maurice Henrie / Maurice Henrie, *La Chambre à mourir*, Québec, L'instant même, 1988, 196 pages]. *Liaison*, (52), 19–19.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les Rapaillages de Maurice Henrie

par Mariel O'Neill-Karch

Élevé sur une ferme dans l'Outaouais franco-ontarien, Maurice Henrie rapaille, des champs de sa mémoire, une série de brefs récits qui font revivre les grands cycles terriens (*Le sirop d'érable, Les pissenlits, Les veaux, Les patates, Les foins, La glace*) ainsi que les personnes et les événements qui venaient ponctuer la vie de la cinquième concession (*Le curé, L'Anglais, Le colporteur, Le cavalier, Les élections*), celle de **La Chambre à mourir**.

Dans ce récit du terroir masculin, austère, il n'y a pas de naissances, les enfants sont presque invisibles et, à part la nourriture que les hommes mangent ou refusent de manger (*Les gadelles*), il y a peu d'allusions aux travaux ménagers. Ce sont les champs qui occupent la place de choix :

Si malgré le froid humide de cette fin d'automne vous regardez bien, entre les lignes grises des ormes sans feuille, cet immense champ noir fraîchement labouré, vous n'apercevez d'abord rien du tout. Il vous faut recommencer et examiner encore plus attentivement ce paysage plat, incolore et presque sans lumière malgré le plein après-midi pour voir enfin, au beau milieu des sillons bien droits, le manche clair d'une bêche qui va et vient avec régularité (p. 17).

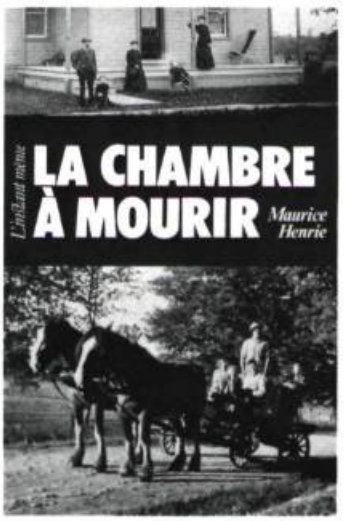
Cet extrait décrit bien la texture de ce récit qu'il faut examiner de très près pour en découvrir les richesses cachées qui percent ça et là comme de jeunes pousses au printemps.

Ces richesses se situent surtout au niveau du style rigoureux, classique, d'une beauté sévère : *Saint Augustin. Ce beau village linéaire bâti sur un léger renflement de la plaine ouverte, où la richese du sol se devine à sa couleur brun sombre. Village séminal où sont enterrés les ancêtres et où vivent maintenant leurs descendants* (p. 148).

Il faut préciser cependant qu'aucune structure apparente sous-tend **La Chambre à mourir** qui n'est pas un, mais des récits. Celui qui donne son titre au recueil, par exemple, n'est ni le premier ni le dernier, mais le trente-troisième (sur quarante-trois). La grand-mère sent, depuis deux semaines *un nœud [...] dans sa poitrine [qui] grandit de jour en jour, menaçant de l'étouffer* (p. 120). Sa fille voudrait qu'elle s'installe dans la chambre du rez-de-chaussée, près de la cuisine, pour qu'il soit plus facile de la soigner. Mais se souvenant de tous ceux qui y sont morts, la grand-mère se traîne à l'étage où elle s'installe dans le décor plus familier, plus rassurant, de sa chambre. Dans les deux récits qui suivent, nous retrouvons en pleine santé cette femme, qu'on avait cru tantôt en phase terminale d'insuffisance cardiaque, sans qu'on explique comment s'est éloigné le danger dont la menace grandissait de jour en jour.

Toujours au sujet de la structure, l'incipit nous fait voir le grand-père *qui passe à son moignon l'anse d'une chaudière à moitié remplie de gros sel* (p. 7), tuant les plantes de chicorée qui menacent d'envahir son territoire. Le dix-huitième récit se termine par une comparaison faite entre la chicorée et les Anglais qui achètent de plus en plus de terres des cultivateurs canadiens-français. Ce texte, qui ferme définitivement la boucle ouverte au début, n'aurait-il pas mieux valu le réserver comme clôture du livre puisqu'il laisse pressentir les immenses changements sociaux qui s'en viennent?

Car tout indique, dans **La Chambre à mourir**, qu'un mode de vie est menacé de disparition, comme on s'en inquiétait au début du siècle. Et si, dans le seizième récit, il n'était question des bombes atomiques que les Américains ont lancées sur le Japon, on aurait tout à fait l'impression de lire un livre contemporain des **Rapaillages** (1916) de Lionel Groulx, surtout quand on voit la photo des femmes en robe longue sur la page couverture. Ces brefs récits, où la description l'emporte sur l'action, célèbrent, en effet, les mœurs paisibles de la campagne et font revivre un passé étonnamment récent qui s'éloigne de nous à une vitesse vertigineuse.



À la toute fin, nous apprenons l'identité du « je » timide qui s'était immiscé de temps en temps dans la narration à la troisième personne. Il s'agit d'un petit-fils, vraisemblablement Maurice Henrie lui-même, qui a quitté la terre ancestrale pour faire des études puis pour travailler à la ville, et qui pose un regard nostalgique sur *ces terres qui [lui] appartiennent depuis toujours et qui [l]'attendent encore* (p. 194), pour pouvoir enfin se les approprier.

Maurice Henrie, **La Chambre à mourir**, Québec, L'instant même, 1988, 196 pages.

Au moment d'aller sous presse, *Liaison* apprend que La Chambre à mourir a mérité à son auteur le Prix du livre d'Ottawa-Carleton, d'une valeur de 2 000 $. Félicitations!

Seul titre francophone en lice pour le Prix Trillium 1989, couronnant l'excellence littéraire en Ontario.